



JOURNAL DE LA HAYE.

DE L'ABONNEMENT. La Haye. Provinces. Pour un an... 26 fl. 30 fl. Pour six mois... 14 » 16 » Pour trois mois... 7 » 8 »

BUREAU DE LA RÉDACTION, à La Haye, Lange Nieuwstraat, derrière le Prinsengracht (Nieuwgracht). BUREAU POUR L'APPRÉHENSION DES ANNONCES, Chez M. Van Weelden, Tinkersplein, à La Haye.

LA HAYE 9 Avril.

Weyers, professeur à Leide.

Le décès du professeur Weyers, un des orientalistes les plus distingués de l'Europe, est une perte très-sensible pour l'Université de Leide, près de laquelle M. Weyers a rempli pendant neuf années, la chaire de professeur en littérature orientale. Le père du célèbre Hamaker, qui cultivait avec le plus grand succès ses rares dispositions, Weyers se livrait spécialement à l'étude des poètes et grammairiens arabes. Il était doué d'une intelligence peu ordinaire pour cette partie de la littérature, et s'élevait rarement qu'il se trompât sur le sens d'un passage. Son premier écrit qui marqua les progrès du jeune savant, fut un ouvrage intitulé 'Specimen Criticum', c'était l'introduction à un ouvrage étendu sur le poète arabe-espagnol, Zeidoun. L'ouvrage obtint l'honneur d'une critique favorable dans le Journal des Savans de 1833. Toutefois, Weyers fut si peu satisfait lui-même de son travail, dès qu'il eut découvert le manuscrit de Leide HS. A, qu'il résolut de faire imprimer aussi cette œuvre, et de la joindre à celle qui était déjà publiée. La mort de son père empêcha de donner suite à ce projet. Weyers fut attaché pendant trois années à la bibliothèque des manuscrits orientaux à Leide. En 1833 il fut nommé professeur de littérature orientale. En entrant en fonctions, il prononça un discours de 'literarum semiticarum disciplina', dans lequel il exposa avec une ardeur remarquable, que quelque chose pouvait atténuer le deuil où la mort de son père plongeait l'Université de Leide en 1835, ce fut la nouvelle que Weyers était désigné comme son successeur. Weyers a publié en 1838 une dissertation sur Job Ludolf, par ses travaux sur la littérature et l'histoire éthiopiennes. A la suite de la biographie et d'une notice sur les ouvrages de Job Ludolf, on trouve dans cette publication deux lettres écrites par ce savant, en langue éthiopienne et adressées à des habitants de l'Abyssinie. Ces lettres, il est vrai, avaient déjà été publiées dans le temps, mais elles paraissaient avoir été oubliées aux investigations des savans européens, qui n'en soupçonnaient pas l'existence. Un hasard les avait fait découvrir, et leur valeur fut rendue par leur réimpression, accompagnée de la traduction et enrichie de notes, un immense service aussi à la mémoire de leur auteur qu'à ceux qui cultivent la langue éthiopienne dans laquelle ce travail démontrait qu'il avait été soigneusement versé. Weyers avait été pendant longtemps de la rédaction du Journal des Savans, et ses manuscrits déposés à l'université de Leide. Le premier volume de ses 'Orientalia' contient les premiers résultats de ses recherches, et entre autres des très-importantes rectifications des erreurs contenues dans les anciens catalogues. Ce volume contient, en outre, un mémoire étendu sur l'ouvrage célèbre de Ibn-Kharram, de 'Kaloyid-al-Ithopiyah'. Ce travail est en première ligne, parmi les écrits consacrés à la haute critique. On se tromperait toutefois, si l'on jugeait la vie littéraire de

Weyers d'après les ouvrages qu'il a publiés. Presque entièrement voué à l'enseignement, il s'acquitta de cette mission importante avec un zèle pour le progrès de la science qui ne lui permettait guère de s'occuper d'autres travaux. Des juges compétents déclarent, que l'on n'a connu personne, ni ailleurs ni chez nous, qui ait enseigné comme lui la grammaire des langues semitiques, ou répandu plus d'intérêt sur l'explication des livres historiques de l'ancien testament, et des auteurs arabes et syriaques.

Weyers était né en 1805 à Wiskel, village de la Hollande Septentrionale. Il jouissait d'une haute estime parmi les nombreux amis qui pleurent sa mort. Ses écrits rendaient témoignage aux nobles qualités qui ornent son caractère. Tous les savans, soit comme à l'étranger, l'école de Paris elle-même, ont été d'une commune voix, que Weyers était un premier rang de commentateurs et des critiques de la poésie arabe.

Le Journal de Leide, auquel nous empruntons ces détails, émet un vœu, qui sera sans doute partagé par tous ceux qui s'intéressent à l'étude si importante de la littérature arabe; c'est que le gouvernement fasse publier le grand ouvrage sur Ibn-Zeidoun que Weyers avait presque entièrement achevé, au moment où la mort vint l'enlever à ses parents, à ses amis et à la science.

On lit dans la France :

La Hollande a donné depuis 1830 de grands exemples de patriotisme, et ses monarches, par leur fermeté, leur caractère, leur courage et leur dévouement, ont montré à l'Europe ce que c'était que des rois soutenus par l'amour de tout un peuple. L'union de la royauté et du peuple a donc été réalisée en Hollande. A l'aide de cette union, de grandes crises ont été traversées. Le nouveau roi, en acceptant le pesant fardeau que lui avait transmis le seul prince énergique qui ait su, de notre temps, faire respecter un droit méconnu par la force; le nouveau roi, disons-nous, avait une rude tâche à remplir. La Hollande s'est encore une fois rendue digne de servir d'exemple aux autres nations.

Le même journal en reproduisant la proclamation du roi et notre article qui l'avait accompagnée, les fait précéder des lignes suivantes :

Le royaume des Pays-Bas, ainsi que nous l'avons dit, vient de donner un grand et noble exemple. Les finances de ce pays étaient devenues, par suite de déplorables événements de 1830, dans un état plus qu'alarmant. Dans ces conjonctures, le sage roi Guillaume II s'est adressé avec confiance à ses sujets, en leur demandant de combler librement le déficit par un don gratuit. Le roi et la famille royale se sont fait inscrire pour des sommes considérables en tête de la liste de souscriptions nationales, et tous les Hollandais ont suivi ce patriotique exemple. En résultat, il fallait 127 millions de florins, et en peu de jours la souscription a produit 126 millions. S. M. le roi Guillaume a voulu clore la liste comme il l'avait ouverte, et il a donné de sa cassette particulière le million de florins qui manquait. Le palais comme la chaumière ont rivalisé de dévouement et de zèle en cette circonstance.

Voici comment s'exprime le Courrier-Français en rendant compte de la réussite de l'emprunt volontaire :

L'emprunt a été rempli, à un million près que le roi s'est empressé de fournir, quoiqu'il eût déjà souscrit pour une somme

considérable. Si la maison d'Orange a fait de grands sacrifices en cette occasion, la nation ne s'est pas montrée moins généreuse, et le roi vient de la reconnaître dans une proclamation qu'il lui a adressée. Le ministre des finances Van Hall vient d'obtenir la grand-croix de l'ordre du Lion-Néerlandais. Les mesures de M. Van Hall ont sauvé la Hollande d'une crise qui pouvait avoir des suites désastreuses.

Hier a été célébré en cette résidence de la manière la plus solennelle, l'anniversaire de S. A. R. Madame la grande duchesse héréditaire de Saxe-Weimar-Eisenach. Des milliers de personnes, flottant dans nos principales rues, à deux heures il y a eu grande parade de toute la garnison, et ensuite dîner à la cour.

Le Staats-Courant publie un avis du ministre des finances qui nous apprend qu'un habitant de Janszland, William Dennison, se trouvant temporairement en Hollande, vient de verser au trésor, un don gratuit, au profit de la mère-patrie du montant de dix mille florins.

Remarquez que M. Dennison n'était pas compris dans la catégorie des personnes qui auraient été soumises au paiement de l'impôt extraordinaire, dans le cas où l'emprunt n'eût pas été rempli.

Ce fait n'a pas besoin de commentaires.

Nous apprenons que pour témoigner sa haute satisfaction de la conduite toute patriotique des cadets et sous-officiers de l'Académie royale militaire à Bréda, d'avoir contribué au don gratuit, S. M. le roi a fait parvenir à l'Académie un tableau représentant la bataille de Hasset, peint par Pineman, pour y rester comme un souvenir de la reconnaissance royale.

Les habitants d'Overyssel ont appris avec une vive satisfaction, que le roi, pour témoigner sa haute sollicitude pour la prospérité de cette province, vient de souscrire sur ses fonds particuliers pour une somme de dix mille florins, au projet d'une société anonyme, ayant pour objet les moyens d'amélioration du Zwolsche Diep.

On écrit de Middelbourg le 5 avril: Le montant des souscriptions à l'emprunt volontaire et au don gratuit de la province de Zélande, y compris les inscriptions que plusieurs habitants de cette province ont effectuées à Amsterdam, s'élevait à f 4,566,106, et celles de la ville de Middelbourg s'élevaient à f 1,996,750 à l'emprunt et à f 27,493 au don gratuit.

M. le conseiller de régence J. A. ... à Nkerk a pris pour son propre compte, la souscription de l'église réformée de cette ville à l'emprunt volontaire.

La ville d'Amsterdam vient de perdre un de ses citoyens les plus distingués. M. le professeur F. S. Alexandre, attaché, depuis dix huit mois seulement, comme professeur à l'école de médecine clinique et à l'Athénée illustré de la capitale. M. Alexandre est mort victime de sa philanthropie et de son zèle à la suite d'une maladie contagieuse, contractée en prodiguant les secours de son art aux malades de l'hôpital confiés à ses soins.

Revue du Journal de La Haye. — 10 avril 1844.

LA RECHERCHE DE L'INCONNUE. (1)

XX.

Une agenouille.

— Vous me reconnaissez... n'est-ce pas?... — Ah! oui, madame ou mademoiselle, répondit l'homme; je vous reconnais bien, c'est vous qui étiez hier en sacre, et qui m'avez parlé pendant que je cherchais le bancard pour ce pauvre bourgeois... — Est-ce que vous savez de ses nouvelles depuis hier? — Certainement que j'en sais, vu que c'est ma propre tante qu'ils ont été chercher pour le garder, parce que nous demeurons là bas, tout contre l'avenue de Madrid, où on a transporté ce jeune bourgeois. Tenez, on aperçoit d'ici la maison, au bout du petit sentier, à gauche. — Eh bien! comment va-t-il? — Hélas! ma chère demoiselle, il paraît qu'il va bien mal, car on m'envoie chercher le bon Dieu pour lui, à cette heure. — La marquise n'eut pas la force d'articuler une parole. Cette nouvelle l'avait frappée au cœur, et de grosses larmes vinrent inonder ses paupières. — Pardon, pardon, ma chère demoiselle, reprit vivement le pauvre diable, je vois que j'ai fait une bêtise et que j'aurais dû taire ma langue. Je me suis laissé dire qu'il allait se marier, ce jeune bourgeois, et c'est sans doute vous qui étiez à cette fin de devenir son épouse, de ce que c'est que de nous! Mais faut pas encore vous désoler, au moins, parce que, voyez-vous, on en revient de bien loin, et moi qui vous parle... D'ailleurs, c'est pas le bon Dieu qui fait mourir, au contraire. Ah! quelle bêtise! quel le bêtise! N'en dites rien à ma tante, je vous en prie bien. — Ayant ainsi parlé, l'homme s'éloigna en soupirant et en s'adressant à lui-même toutes sortes d'apostrophes plus ou moins mal sonnantes. Quant à la marquise, elle demeura les yeux fixés sur cette maison qu'on venait de lui désigner et qu'on apercevait en effet à environ deux portées de fusil, entre les branchages des arbres, encore dépourvus. Le jour, qui avait été très-brumeux, commençait alors à baisser sensiblement, et bientôt une lumière scintilla à travers les vitres d'une croisée du premier étage. C'était sans doute la chambre occupée par le blessé, la chambre où il allait rendre le dernier soupir. — Obéissant à une sorte de fascination, Marguerite se dirigea vers le petit sentier qu'on lui avait montré sur la gauche de l'allée, et s'engageant dans cet étroit chemin, pratiqué à travers les massifs, elle s'avança presque machinalement jusqu'au bout et se trouva sur l'avenue de Madrid. — A cette époque de l'année, et au déclin du jour surtout, l'avenue est déserte et les habitations dont elle est bordée sont encore abandonnées; car on ne quitte guère Paris et ses plaisirs qu'au mois de mai. La maison dans laquelle Arthur avait été déposé était la seule, au moins en apparence, qui comptât quelques hôtes. Un tilbury et un cabriolet de place stationnaient devant la porte, qui était entrouverte. Trois jeunes gens sortirent bientôt de la maison. Tous trois paraissaient consternés. A leur vue, la marquise entra rapidement dans le sentier, car tous trois étaient des amis d'Arthur; tous trois, s'ils l'avaient reconnue, l'auraient accablée de leurs malédictions. Mais de l'endroit où elle s'était cachée, elle pouvait recueillir distinctement leurs paroles. — Pauvre Arthur! s'écria l'un des jeunes gens, qui l'eût dit, le jour où nous déjeunions ensemble chez Véry, il y a à peine quatre mois, que c'était la dernière fois que nous trinquerions ensemble! Mourir si jeune quand on a tout ce qu'il faut pour être heureux! et mourir d'un coup d'épée! Si c'était à moi que cela fût arrivé, passe encore! c'est mon état; je suis militaire; mais un auteur! sacrebleu!

— Eh quoi! messieurs, reprit un autre, pensez-vous donc que ce soit ab solument fini? — N'avez-vous pas entendu ce qu'a dit la garde qui a été présente à la consultation, il y a une heure? Tous les médecins se sont accordés à déclarer qu'il ne passerait pas la nuit. Il ne nous a seulement pas reconnus. — Et moi qui devais conduire, ce soir, la petite J... dans un bal d'artistes! certainement j'aurais pas ce cœur-là et il l'aurait qu'elle s'en passe. Ah! cela va mal aujourd'hui, cela va mal! J'ai beaucoup perdu à la Bourse à cette fin de mois. Rentrez-vous dans Paris, messieurs? — Il le faut bien. J'ai promis à M. Rieublanc d'aller lui porter des nouvelles de mon malheureux ami, ainsi qu'à sa fille. Heureusement, on a pu l'arracher d'ici avant la consultation, et elle ignore encore... Mais je vais revenir aussitôt après. Je veux être là pour fermer les yeux à ce pauvre d'Espagnille. — Qui reste auprès de lui maintenant? — La garde et notre camarade le docteur. C'est un bien excellent garçon. Il ne s'est pas couché cette nuit et n'a pas quitté notre ami d'un instant. Aussi est-il harassé de fatigue, et je viens de l'engager à tâcher de dormir un peu sur un canapé. D'ailleurs il n'y a plus rien à faire, tous les médecins l'ont dit. — Pauvre Arthur! Cette exclamation avait été le prélude du dialogue échangé entre les trois jeunes gens, elle en fut aussi la conclusion. Tous trois se serrèrent la main; puis le cinquième d'agent de change remonta dans son tilbury, le maître clerc et le capitaine d'artillerie prirent place dans le cabriolet qui les avait amenés, et tous ensemble suivirent en silence la route de Paris. — Mme de Sainte-Fare sortit alors du sentier, et désormais affranchie de toute appréhension d'être reconnue, maîtrisée d'ailleurs de plus en plus par une influence vraiment magnétique, elle traversa d'un pas ferme l'avenue de Madrid, et entra dans la maison où Arthur était en ce moment couché sur son lit de mort. — Nul ne se présenta pour recevoir la marquise. La nuit venait, le péristyle de la maison dans laquelle Arthur avait été transporté était sombre et humide. On eût dit de l'entrée d'un caveau sépulturel. Marguerite erra quelques instants à tâtons, sans qu'aucun bruit vint la guider dans sa recherche. Enfin elle saisit d'une main tremblante la rampe de l'escalier et monta jusqu'au premier étage. Là, un faible jet de lumière dessinait dans les ténèbres l'encadrement d'une porte assez mal close. La jeune femme s'arrêta; son cœur battait si fort qu'il semblait sur le point de se briser contre les parois de sa poitrine, et elle fut obligée de s'appuyer pour ne point tomber à la renverse. Dans ce mouvement, la porte, qu'elle aurait poussée sans doute, tourna sur ses gonds avec un bruit lugubre, et Marguerite put contempler en frissonnant un de ces spectacles dont le souvenir ne s'efface jamais de la mémoire. — La chambre n'était éclairée que par une chandelle enchaînée dans un hambeau de cuivre placé sur une table au chevet d'un lit. A la lueur blafarde que projetait ce faible luminaire, on apercevait d'abord, assise près de la table, une vieille femme aux traits hâves et flétris, le nez surmonté d'une gothique paire de lunettes et les yeux fixés sur un livre d'Heures, où elle lisait les prières des agonisants. En même temps, elle marmottait les funèbres versets, s'interrompant par intervalles pour jeter sur le moribond étendu à ses côtés un regard de compassion. Celui-ci avait les bras en dehors de la couverture

(1) Voir le Journal de La Haye d'hier.

Après les pièces... constaté par M. le Dr. Numan, directeur de... 64,989 pièces de gros bétail, et il a été payé par la caisse d'agriculture, établie à cet effet, une somme de fl. 1,507,063, 80 pour dédommagement. C'est la province de la Hollande-Méridionale qui a fourni le plus grand nombre, c'est-à-dire 461 pièces; ensuite viennent la province de la Hollande-Septentrionale, celle d'Utrecht, celle de la Gueldre, celle de Brabant-Septentrionale, d'Overyssel et de Drenthe. Cette dernière province n'a eu durant cette période que 37 cas d'épizootie.

La maladie sévit plus ou moins fort suivant la province, c'est ainsi que M. Numan constate de 100 cas d'épizootie 71 cas de mort pour la province de la Hollande-Méridionale, 70 pour celle de la Gueldre, 75 pour celle d'Overyssel, 74 pour la Brabant-Septentrionale et 60 pour la Hollande-Septentrionale. M. Numan estime la valeur de ces 64,989 pièces de bétail à la somme de fl. 3,893,340. Cette évaluation n'est pas basée sur le dédommagement payé, car alors cette somme s'élèverait à fl. 4,000,186. Depuis le mois de septembre 1842 jusqu'à la fin du mois de mai 1843, pour arrêter l'épizootie, abattu dans le Brabant-Septentrional 2 pièces de bétail, dans la Gueldre 3, dans l'Overyssel 18, dans la province de Drenthe 203 et dans celle d'Utrecht 6.

Commerce d'Autriche.

Le Journal du Lloyd autrichien contient un aperçu du commerce entre la France et l'Autriche pendant l'année 1842. Nous en extrayons ce qui suit :

L'importation de l'Autriche en France se montait à 9,184,710 fr.; elle avait donc diminué de 965,562 fr. en comparaison de celle de 1841, qui s'élevait à 10,150,272 fr. Ce moins s'étend à l'entrée du tabac, du chanvre, des perles de Venise, de la cendre d'os, du bois de teinture et de menuiserie. La laine, les plumes, le blé, les ustensiles aratoires, le soufre, la nacre, qu'on importait en 1841, ne figurent point parmi les articles importés en 1842.

En revanche, le bois, le colza, l'acier, les peaux, les os, les ossements, la soie et les tissus de soie sont entrés en plus grande quantité qu'en 1841. L'exportation de la France en Autriche était de 11,167,241 fr. Elle s'est donc augmentée de 6 millions en comparaison de celle de 1841, où elle était de 5,127,241 fr. Ce plus se fait surtout remarquer quant au café, au sucre, au coton, aux tissus de soie, à la garance, aux bois de teinture, à l'indigo, aux charbons à brûler, aux étoffes de laine, aux tissus de coton et au matériel agricole. L'eau-de-vie, les machines, les fruits à pépins, le plomb et les étoffes de lin ne figurent point parmi les objets exportés en 1841 de la France en Autriche.

Pour ce qui est de la navigation, 271 bâtimens autrichiens avaient touché la France; c'est-à-dire 109 de moins qu'en 1841, où le nombre des navires arrivés d'Autriche était de 380. Le nombre des navires autrichiens partis de France se montait à 320; donc 193 de moins qu'en 1841, où ce nombre était de 423.

Le nombre des vaisseaux arrivés en France des ports de mer autrichiens se montait à 192; donc 8 de moins qu'en 1841, où ce nombre s'élevait à 200.

Le nombre des vaisseaux partis de France pour des ports autrichiens se montait à 153; donc 28 de plus qu'en 1841, où il n'était que de 125.

C'est à tort que les journaux ont annoncé que le rapport de M. de Broglie, sur l'instruction secondaire serait déposé à la chambre des pairs le 4 avril. La moitié de ce document a seulement été lu jusqu'ici à la commission. Si l'on en croit une correspondance de Paris, il y a déjà près de trois semaines que M.

le duc de Broglie avait terminé son rapport sur l'instruction secondaire, mais il paraît que de hautes influences ont été engagées à le modifier complètement, et son nouveau travail a été, dit-on,

à modifier certaines clauses du projet de loi, de manière à ne pas trop mécontenter le haut clergé. On dit que plusieurs évêques ont été reçus depuis quinze jours au château, où ils ont été admis en présence du rapporteur et la chambre des pairs, à soutenir leurs opinions.

On ne paraît pas douter, sous cette correspondance, que la majorité de la chambre des pairs ne se prête facilement à adopter les modifications introduites par le rapporteur; mais comme il n'est pas certain que les amendemens soient bien accueillis par la chambre des députés, on peut être assuré dès à présent que cette loi ne pourra pas être sanctionnée cette année par le pouvoir royal, et que la question sera renvoyée encore une fois à une autre session.

Le Courrier Français publie une lettre de la Moldavie d'où il résulte que la Russie poursuit deux buts, l'abrogation de la constitution octroyée aux principautés danubiennes, pour la raison que la nation n'est pas mûre pour des institutions représentatives, et la déchéance du prince Stourdza, parce qu'il fait malheur de la Moldavie.

En atteignant ce double but, la Russie aurait facilité l'incorporation de la Moldavie (la Valachie suivra) à son immense empire. Une fois sur la rive gauche du Danube, d'une enjambée elle franchira le fleuve, les chemins du Balkan lui sont connus, et au bout de ses étapes se trouve Constantinople, où sa flotte abordera par le Bosphore.

Stourdza, dit-on, est sérieusement menacé. La Russie flâte l'ambition des boyards de la perspective de sa déposition: lui-même parle d'abdiquer. Déjà l'on désigne le gouverneur qui serait chargé de l'intérim, après la déchéance prononcée; c'est Nicolas Stourdza, un fanatique moldavien, plein de rancunes contre l'assemblée nationale qui l'a obligé, par la déclaration d'un refus de concours, à donner sa démission de ministre de l'intérieur. Le pays s'émue de cette crise.

Découverte d'un nouveau blanc pour l'aquarelle.

C'est à un brugeois, à M. Van Acker, peintre distingué en miniature, que l'on doit cette nouvelle couleur; broyée et épurée avec le plus grand soin, M. Van Os vient de l'employer dans une très-belle aquarelle; il trouve ce nouveau blanc d'un éclat, d'une transparence et d'une légèreté admirables. Le célèbre professeur de chimie, M. Duinas lui reconnaît la qualité précieuse d'être inaltérable.

Ce blanc s'obtient d'un coquillage que l'on trouve disséminé dans l'immense amas de débris coquilliers dont est formée la plage de la Panne près de Furnes.

Ainsi une matière inutile, sans valeur, que tout le monde foule aux pieds, va devenir un objet important pour la peinture, grâce à l'idée de M. Van Acker.

On sait qu'un vaisseau de guerre russe parcourt chaque été la mer Caspienne, pour protéger les pêcheurs de cette nation contre les attaques des tribus qui en occupent les côtes. L'été passé, ce service était échu au lieutenant Tarascon, qui a en même temps consigné dans son journal ses observations sur l'état de ces parages. Il en résulte que dans la région septentrionale les sables continuent à s'accumuler de plus en plus, au moins sur divers points, et qu'en général ces atterrissemens sont si considérables qu'une carte de la mer Caspienne, dressée il y a peu d'années, est déjà devenue tout-à-fait incorrecte. Plusieurs des divers embouchures par lesquels le Volga jette ses eaux dans cette mer, ont été entièrement bouchées par la grande quantité de vase et de sable qui s'y est amassée.

Le gouvernement d'Egypte a le projet de percer la langue de terre qui sépare les deux ports d'Alexandrie par un canal assez spacieux pour livrer passage à des vaisseaux de haut bord.

On pense que ce canal a existé des anciens. Il rendrait la ville les forts d'Alexandrie plus forts, plus sûrs et plus commodes. La réunion des deux ports permettrait aussi aux escadres de la mer.

EXTERIEUR.

ATHÈNES, 21 mars. La constitution grecque est maintenant sous les yeux du public, telle qu'elle est adoptée par le Congrès. Pour le moment nous n'en relevons que deux points importants. L'article 35 sur la liste civile a été, conformément au vœu du roi, déterminé ainsi que suit: « La liste civile fixée par une loi dont la durée doit être réglée, et qui ne saurait être modifiée qu'au bout de dix ans. » Le roi avait ajouté à cette modification paraissait nécessaire pour assurer à la monarchie constitutionnelle l'indépendance que réclame le bon peuple et l'esprit de la constitution (indépendance qu'il ne saurait pas moins efforcé d'assurer à la chambre des députés, le sénat), sans, d'autre part, rendre impossible le changement de ces mesures financières, si les circonstances venaient à l'exiger qu'un surplus, il ne fallait pas voir là de la méfiance quant au dévouement de la nation grecque pour sa personne; et si elle déclarait en même temps ne pas réclamer pour lui-même l'abrogation de ces statuts.

Au sujet de l'article 40: « Tout successeur au trône de Grèce doit nécessairement professer la religion de l'église-unie, » S. M. déclara: « Je respecte le sentiment religieux de la nation; mais je ne puis pas voter les dispositions de l'article 40, en faisant aujourd'hui tout ce qu'il m'est permis de faire, j'accepte volontiers cette décision pour mes propres descendans. Les questions de la succession éventuelle ont été par conséquent abandonnées, en sorte que le droit de régence demeure intact. »

SUÈDE ET NORVÈGE.

STOCKHOLM, 26 mars. On assure que l'inhumation du roi a été fixée au 27 avril. Les travaux se poursuivraient avec zèle dans la cathédrale et ses environs. Le cercueil sera triple en plomb, un autre de cuivre et le troisième de bois de chêne et recouvert de velours couleur de pourpre. C'est M. Geyer, professeur Upsal, qui rédige ce qui on lira à l'enterrement touchant la personne du roi défunt, et M. Beerwald, maître de chapelle de la cour, compose la musique funèbre. Le jour des lamentations, c'est-à-dire le jour où, selon l'ancien usage, on célébrait ce décès par un culte particulier dans toutes les églises des deux royaumes, est fixé au 5 mai. (Un hasard veut que ce soit le même jour où mourut l'empereur Napoléon.)

On croit que le couronnement se fera au mois d'août, où les états du royaume seront d'ailleurs probablement assemblés.

S. A. R. le prince royal Charles aura dix-huit ans le 3 mai par conséquent il aura atteint l'âge fixé dans la loi fondamentale pour être majeur.

On dit que conformément à un ancien usage, S. M. le roi choisit une devise qui sera gravée sur les sceaux, les monnaies, etc.; ce sont les mots si sentencieux, empruntés au § 16 de la constitution: « Droit et vérité! »

Le gouvernement a, dit-on, adressé une représentation à la cour de Londres, par rapport à l'établissement d'un service de steamers entre Gothenbourg et Hull, que désirent beaucoup les marchands de la première de ces villes.

Parmi les commandemens militaires dont le roi était investi comme prince royal, le commandement-général du quatrième district (celui de Stockholm) est confié à M. le comte Brähe, celui de feldzeugmeister-général au lieutenant-général de Frén.

SUISSE.

Les journaux rapportent des nouvelles assez graves du Valais où l'on remarque un mouvement extraordinaire. Les hommes religieux paraissent bien décidés à se défendre vivement con-

et la tête comme abandonnée sur son oreiller. Ses yeux à demi clos étaient déjà ternes et vitrés. On eût cru qu'il avait rendu le dernier soupir, tous ses traits avaient déjà ce calme et cette immobilité que donne la mort; mais en prêtant l'oreille, on entendait dans sa poitrine un râle sourd, pénible, effrayant, qui semblait encore la présence au principe de la vie, et qu'on nous pardonne cette comparaison, semblait comme la basse continue descendue à accompagner cette voix qui, à côté de lui, récitait les psaumes de la pénitence.

Dans un coin de la chambre, une femme humaine était étendue sur un canapé. C'était le jeune docteur, qui, brisé par la fatigue, essayait de sommeiller quelques instans; jusqu'à ce que le prêtre qu'on avait envoyé chercher lui arrivât avec les derniers sacramens.

Mme de Sainte-Fare demeura quelques instans muette et glacée d'épouvante à l'entrée de la chambre; puis faisant un violent effort, elle s'en vint tomber à genoux au pied du lit du moribond.

Soit que le bruit de la chute eût fixé l'attention de ce dernier, soit plutôt que le moment d'une crise suprême fût venu, il ouvrit les yeux avec une expression singulière, comme s'il eût cherché à distinguer les traits de la nouvelle venue; une flamme, semblable à celle d'une lampe qui s'éteint, brilla dans son regard, puis il poussa un faible cri et s'agitait convulsivement sur son oreiller.

Il se pencha vers la garde en déposant son livre d'Heures et se leva tout épuisé de son lit. Eh! Seigneur Jésus, quel malheur! le bon Dieu n'arrivera pas à temps!

A ce bruit, à ces exclamations, le jeune médecin se réveilla en sursaut, et s'élançant auprès du lit, sans même faire attention à la marquise, toujours étonnée.

— Arthur! s'écria-t-il à son tour, mon vieux ami, mon premier client, je n'ai donc pu le sauver!

Et repoussant la garde, qui s'était avancée elle-même jusqu'au bord du lit: — Ah! laissez-moi, ajouta-t-il, laissez-moi embrasser une dernière fois mon vieux camarade et lui serrer la main pendant qu'il existe encore! O mon Dieu, cette main est déjà froide! le poels remonte, c'est à peine si je le sens. La mort vient! la mort vient!

Et parlant ainsi, il abaissa légèrement la couverture, et penchant sa tête sur le côté du moribond, il y appliqua son oreille, afin d'écouter les derniers battemens du cœur de son ami.

A cet instant, cette main de marbre qui succède à l'animation que la circulation du sang imprime à la peau, le visage d'Arthur ne présentait alors aucun de ces symptômes terribles qui accompagnent parfois les derniers momens de l'existence. Il semblait même qu'un air approché du visage un caractère de beauté vraiment surnaturel fût venu s'empêcher sur cette physiologie mourante.

Tout à coup, le jeune docteur, qui était resté la tête penchée sur la poitrine d'Arthur, se releva, lui saisit de nouveau la main, puis se mit à le contempler avec une attention extraordinaire, tout en murmurant d'une voix à peine articulée:

— O Dieu! me trompe-je! Que s'est-il donc passé? Voici une révélation que je ne puis croire! Écoutez, on dirait que le poels tend à redescendre. C'est à peine si je le sens, dit-il en se penchant vers l'autre. Pourtant, la main est toujours glacée, les lèvres sont toujours froides! Ah! c'est la mort

la mort dans deux minutes, ou la vie pour cinquante ans!

— Seigneur Jésus! s'écria la garde, ah! si du moins le bon Dieu pouvait arriver maintenant, il aurait peut-être encore le temps de le recevoir.

— Mon Dieu! balbutia la marquise en joignant les mains et en attachant sur le moribond un regard plein d'une angoisse inexprimable, prenez vingt ans de mon existence et sauvez-le!

Ici, une légère convulsion agita de nouveau les traits du malade, puis ses paupières, jusque-là demi-closées, se fermèrent, et sa tête, qu'il avait essayé de relever, retomba sans mouvement sur l'oreiller.

— Hest mort! s'écria la marquise en sanglotant.

Le médecin se retourna, puis apercevant pour la première fois cette jeune femme qu'il ne connaissait pas et qui était là agenouillée et en pleurant pied du lit de son ami, comme si elle eût été sa sœur, sa femme ou sa maîtresse, il lui tendit la main pour la relever; puis, posant son doigt sur le bord de ses lèvres, pendant qu'un éclair de joie illuminait son visage, il laissa tomber ces quatre mots:

— Non, madame, il dort.

— Ah! Dieu m'a entendue! Aidez-moi le sauver, n'est-ce pas, vous en êtes bien sûr!

— Maintenant, madame, je l'espère.

A ce moment un bruit de pas retentit dans l'avenue, puis une voix de tenor parfaitement accentuée fit entendre les paroles suivantes d'une voix nouvelle, alors fort en vogue:

Vous seule, ô Marguerite,
Vous savez mes amours,
Toujours!

C'était Eugène Bidault qui venait, en sortant de son bureau, avoir des nouvelles de son camarade d'Escorailles, dont il avait appris la blessure, mais sans soupçonner le caractère de gravité qu'elle avait, et qui, fidèle à son usage, charmait les ennuis d'une longue route, entreprise pédestrement, en faisant redire aux échos du bois de Boulogne quelques fragmens de son inépuisable répertoire.

En marchant de Sainte-Fare, s'ouvrait précipitamment de la maison. Arthur d'Escorailles dormait pendant douze heures.

— Vous vous serez trompé, capitaine, reparti vivement le maître-chirurgien seulement que réveilla Arthur, mon vieux camarade, nous restons-nous? Tiens, voilà le capitaine Rienblanc, voilà...

Le blessé fit un mouvement, sembla vouloir écarter des yeux et de la main ceux qui entouraient son lit, puis il balbutia d'une voix singulièrement affaiblie et qui semblait sortir du fond d'une tombe:

— Je l'ai vu... là?... Où est-elle? Mar...

— Me voici! me voici! s'écria Laure, qui vint à son tour près du lit blessé.

— Arthur, reprit Durandin, au nom du ciel, tais-toi, ne prononce pas parole! Le docteur te défend de parler. N'est-ce pas, docteur, n'est-ce pas c'est à cette seule condition que je réponds de ses jours?

Certainement, répondit le docteur.

Arthur se mit à contempler tous ceux qui se tenaient devant lui avec l'expression d'une profonde surprise, ainsi qu'un homme qui a peine à représenter ses sens. On eût cru voir le Lazare au sortir du sépulchre. Toutefois, ses yeux étaient tombés sur la blonde et charmante tête en ce moment penchée sur son lit et presque au niveau de la sienne; un faible sourire vint illuminer son visage, encore couvert des ombres de la mort.

— Maintenant, s'écria le jeune Esculape, il faut que tout le monde retire, car notre pauvre ami n'est pas encore assez bien pour supporter la présence d'autres personnes que celles dont les soins lui sont indispensables le mieux continué, comme je l'espère, d'ici à une huitaine de jours, je le mettrai de donner quelques audiences, mais à la condition expresse qu'il fera absolument qu'il écoute sans répondre. Dépêchez-vous donc tous de serrer la main, puis laissez-moi l'amitié de vous en aller.

Nul des assistants n'osa s'insurger contre l'ordonnance du docteur, et chacun s'en vint, tour de rôle, serrer la main du blessé. Ce fut Laure qui se leva la dernière. Elle était en proie à une émotion telle que son père fut obligé de la soutenir. Lorsque, les yeux pleins de larmes, elle effleura de ses doigts la main d'Arthur, celui-ci sembla se ranimer un instant; et il essaya de les porter jusqu'à ses lèvres, mais il ne put y parvenir, tant il était faible. Alors s'inclinant doucement sur le lit, la jeune fille posa son front sur les lèvres décolorées. Le blessé ne put réprimer un léger tressaillement. Il se laissa moins que le chaos et doulx souvenir qu'un pareil adieu faisait à son âme pour y calmer une blessure toujours saignante et plus dangereuse que peut-être que celle que lui avait faite le marquis de Sainte-Fare.

Quoi qu'il en soit, la crise qui s'était opérée au moment suprême dans le malade, et le sommeil bienfaisant dont elle avait été suivie, permirent dorénavant de légitimes espérances. Quelle était la cause qui avait déterminé cette heureuse révolution? Les gens de l'art s'épuisaient à ce sujet, en mentaires des plus profonds et des plus vains, mais une cause toute devait échapper nécessairement à leur appréciation toute maladroite.

Durandin seul, qui n'était point médecin, mais à qui on s'était efforcé de rapporter l'étrange visite que son ami avait reçue au moment où venait de mourir pour lui les derniers sacramens, aurait pu donner quelques lumières à messieurs de la Faculté sur cette rémission miraculeuse. Il se garda bien de le faire. Loin de là, il voulut que le docteur et la garde gagnassent de la façon la plus solennelle à se faire sur cette mystérieuse

attaques des libéraux. Une foule de publications ont été faites dans le Haut-Valais, afin d'engager les habitants à faire des provisions de guerre pour repousser par la force les attaques de la jeune Suisse, qui doivent recommencer au printemps. Dans le Haut-Valais, la commune de Leuavaud a fait des achats considérables de munitions de guerre et dans un village de Sayreze on a distribué un paquet de cartouches à chaque habitant.

On écrit de Milan, le 25 mars : Par une ordonnance en date du 26, l'archiduchesse Marie-Louise de Parme a rétabli l'ordre des Jésuites dans ses états, et autorisé la fondation d'un couvent de cet ordre dans sa capitale. La même ordonnance porte que l'enseignement secondaire et les cours de philosophie seront également confiés aux Jésuites.

La misère est extrême en Sicile; une foule de malheureux y meurt sans ouvrage et sans pain; le gouvernement napolitain a essayé de prendre des mesures pour remédier à ce triste état de choses; mais on doute qu'elles atteignent leur but. La Sicile, qui jadis le grenier de l'Italie et nourrissait dix millions d'habitants, ne peut aujourd'hui en nourrir deux. Aussi ne faut-il s'étonner des désordres qui y éclatent si fréquemment. La révolte rencontre toujours un aliment dans les populations affamées et dégradées par la misère. Il paraît que tout récemment des troubles y ont encore eu lieu sur divers points, et plusieurs personnes ont perdu la vie dans les collisions qui ont été la suite.

AUTRICHE.
BOURG, 29 mars. Voici les principaux passages d'un rescrit impérial, relatif aux affaires religieuses, qui a été lu dans la séance d'hier des états :

Après un mûr examen de la représentation du 5 juillet 1843, nous nous sommes plus me départir de mon principe que, quant à l'éducation religieuse des enfants issus de mariages mixtes, on doit accorder une entière liberté de conscience et éviter d'imposer la moindre contrainte. Je ne puis donc consentir à ce que la moindre violence soit en cela faite à la conscience.

Quoique fermement attaché à la religion catholique, je ne puis consentir à ce que, en ce qui concerne l'éducation des enfants, soit mis obstacle à une réciprocité et à une liberté entre les confessions; conséquemment, il sera stipulé, à cet égard, par des conventions privées, verbales ou écrites, dont la conclusion et l'exécution ne reposent que sur la fidélité et la loi, et dont l'exécution ne pourra être imposée ni par les voies politiques, ni par les voies judiciaires.

DALMATIE.
ZAGREB, 16 mars. Hier au soir, un nouveau tremblement de terre est venu jeter l'épouvante dans cette ville. C'était une des plus fortes nuits de la saison; l'air était calme, le baromètre était à son maximum. A 9 heures 25 minutes, un bruit souterrain précéda une secousse légère, suivie d'une autre également saccadée, mais un peu plus forte, et qui dura trois secondes. Ce matin à trois heures 7 minutes, il y eut une secousse plus forte et rapide, beaucoup de personnes furent en proie à une autre plus faible à 5 heures 15 minutes. En attendant, les autorités continuent de faire bâtir des baraques pour abriter ceux qui seraient hors d'état de se procurer un asile.

PRUSSE.
BRUNN, 28 mars. S. A. R. le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, qui maintenant se trouve ici, a proposé lui-même la construction d'un chemin de fer qui doit relier Berlin à Stralsund en passant par Stralitz. C'est une belle voie qui lui a donné les plus amicales assurances. Dans l'intérêt de ce chemin de fer, le grand-duc veut supprimer tout-à-fait les droits de transit qui, par cette route, se montent annuellement à 16 ou 18,000 thalers; mais il exige en revanche que la Prusse s'abstienne de révoquer des droits de transit sur les marchandises qu'on exporte de la Prusse vers la mer, par la voie de Stralsund, et vice-versa. Ce cas fait encore voir combien notre union avec le Mecklembourg, par rapport aux douanes, est une chose désirable. La nécessité s'en fera encore plus sentir, une fois que le chemin de fer qui doit conduire à Hambourg par le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin sera établi.

ESPAGNE.
MADRID, 1^{er} avril. La reine vient d'accorder les grâces suivantes à M. Carrasco, ministre des finances, dont l'activité et le dévouement ont obtenu des résultats si remarquables, est élevé à la dignité de comte de Santa Olatia.

M. Magarrédo, ministre de la guerre, est promu au grade de lieutenant-général.

M. Gonzalez Bravo, président du conseil, est nommé grand-croix de l'ordre de Charles III, ainsi que M. le marquis de Pena, ministre de l'intérieur.

M. Cortès est nommé grand-croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, et secrétaire particulier de la reine Isabelle II.

Plusieurs députations ont été admises à présenter leurs félicitations à la reine; on distingue, entr'autres, celle de Cadix.

Les actions de la nouvelle banque d'Isabelle II se placent à 50,000 francs.

Les 20,000 francs dont se compose le capital, déjà 13,000 francs ont été versés; ce qui porte à environ cette banque est appelée à un grand succès.

— On lit dans le *Heraldo* du 1^{er} avril: Une nouvelle insulte à notre dignité, un nouvel acte de vandalisme vient d'être commis contre des sujets espagnols par les habitants de Maroc. Si le fait rapporté dans la lettre que nous donnons ci-après, est exact, nous sommes certains que notre gouvernement exigera une réparation prompte et solennelle, comme le demandent l'honneur du pays, les intérêts de la civilisation et le respect que mérite un peuple qui n'est pas déchu au point de servir de jouet aux Maures de l'Afrique. Voici ce que nous mande notre correspondant :

CADIX, 28 mars. Le 20 de ce mois une felouque montée seulement par 3 hommes sortit du port d'Algésiras et se dirigea vers la côte barbaresque pour y pêcher. Le 21, se trouvant au cap de Negret sur cette même côte, au levant de Centa et en dedans dudit cap, et s'étant approché du rivage très inoffensivement, comme peut bien le faire supposer le peu d'importance de ce petit bâtiment, il fut tiré un coup de fusil, qui tua un des marins. Ce malheureux s'appelait Juan Rivas, était un père de famille habitant Algésiras, son sang demandait vengeance. D'après les nouvelles officielles, le coup de feu a été tiré à un quart de lieue environ d'un château fortifié, placé sur une hauteur près du rivage.

— Après avoir vaincu les rebellions d'Alicante et de Carthagène, après avoir étouffé l'anarchie et rétabli l'obéissance légale ceux qui adoptent pour système de gouvernement les bouleversements et les convulsions politiques, il est nécessaire que le ministère prenne avec la même énergie les mesures convenables pour exterminer les ennemis de nos institutions et les bandits qui, sous le nom de carlistes, infestent et parcourent diverses provinces.

— Depuis quelques jours les politiques de la Puerta del Sol s'amusaient à répandre des bruits de modification dans le ministère, en assignant diverses causes à ces changements et en désignant même les personnes qui seraient remplacées et celles qui occuperaient les postes vacants. Nous nous sommes occupés de rechercher ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces bruits, et il est résulté des informations que nous avons prises, que tous les membres du cabinet actuel sont jusqu'à présent dans la plus parfaite intelligence, et suivent d'un commun accord, la marche qu'ils se sont proposée depuis longtemps, pour épargner à la nation de nouvelles calamités, et que, par conséquent, le ministère ne subira pour le moment, aucune modification. C'est ce que nous pensions et ce que l'on devait espérer: les ministres savent trop bien que la plus légère mésintelligence dans les circonstances actuelles, pourrait produire de grands maux pour le pays. L'on voit donc que les rumeurs de ces derniers jours manquent complètement de fondement, et qu'elles sont répandues sans doute à dessein par les ennemis de l'ordre de choses actuel.

— On lit dans *El Comercio de Cadix*: Nous avons appris que les généraux D. Manuel de la Puente, D. Manuel Canas et D. José Santa-Cruz, résidant en cette ville, désireux de donner une preuve de leur affection pour la reine et pour son auguste père, ont contribué, d'accord avec les corps de la garnison et les autres troupes, à payer les frais qui ont été faits pour élever les arcs-de-triomphe sur la place de la Constitution lors des dernières fêtes; nous nous faisons un plaisir de donner de la publicité à cet acte de générosité.

— Le capitaine-général de la province de Madrid, d'accord avec tous les chefs et officiers de la garnison, s'occupe de donner, au nom de l'armée espagnole, une brillante sérénade à la reine Christine. La direction de cette solennité musicale et la composition d'un hymne militaire dédié à la reine, ont été confiées au maestro don Ramon Carnicer. L'hymne sera chanté par un nombre très-considérable de choristes; et la partie instrumentale sera composée d'environ 600 musiciens, pris dans les 13 corps de musique militaire qui existent à Madrid. Tout fait espérer que nous aurons la plus belle réunion instrumentale que l'on ait jamais vue en Espagne.

PORTUGAL.
LISBONNE, le 14 mars. — Au milieu des troubles politiques qui agitent notre pays, les affaires de l'Eglise n'ont pas encore pris une marche tout à fait satisfaisante. Il y a déjà deux ans qu'un apostrophe apostolique réside à Lisbonne, et néanmoins, malgré les prières répétées de modération, on peut même dire d'affection, que le Saint-Siège a données au gouvernement de dona Maria, on voit presque la moitié des diocèses de Portugal dépourvus encore de pasteurs légitimes. Les diocèses d'Alveiro, Castelo, Branco, Pinhel, Lamego, Porto Alegre, Faro et Beja continuent d'être gouvernés par des vicaires capitulaires intrus. Dans les diocèses mêmes à l'administration desquels le Saint-Siège a directement pourvu, pendant l'exil des pasteurs légitimes encore vivants, une grande partie de curés légitimes n'ont pas repris le soin de leur troupeau; ils ont besoin, pour rentrer dans leurs paroisses, d'une autorisation du gouvernement, lequel n'accorde cette autorisation qu'après des munificentes enquêtes: on prétend même que les curés les plus zélés pour l'accomplissement de leurs devoirs sont ceux dont le retour rencontre le plus de difficultés.

Une bulle expédiée le 9 novembre dernier pour l'organisation d'un chapitre métropolitain à Lisbonne et la suppression de deux autres chapitres de la même ville, plus ou moins altérés par les invasions du gouvernement de don Pedro, est en ce moment l'objet d'une vive attention dans la capitale. L'exécution de cette bulle est confiée au patriarche-archevêque, récemment promu à la dignité de cardinal. On ignore quand et de quelle manière commencera l'exécution de ce suprême commandement. On s'étonne de voir subsister encore à Lisbonne un chapitre irrégulier et anti-canonique, frappé de mort depuis plusieurs mois par l'arrêt de la cour pontificale.

ANGLETERRE.
LONDRES, 5 avril. Des lettres de S. A. R. le prince Albert annonçant l'heureuse arrivée du prince conjoint en Allemagne, ont été reçues le 4 au château de Windsor. S. A. R. n'est pas attendu avant quinze jours.

Aujourd'hui Vendredi Saint toutes les affaires sont suspendues, la plupart des magasins de la cité sont fermés; pas de bourse.

— Nos lettres de Paris nous apprennent qu'il n'est que trop vrai que le colonel Stoddart et le capitaine Conolly, prisonniers des Afghans, ont été cruellement mis à mort Bokhara.

— Un violent incendie a éclaté la nuit dernière dans un grand établissement de débit de vins, bières et liqueurs. Les flammes se sont répandues dans toute la maison avec une telle rapidité que, malgré la promptitude des secours, tout dans l'intérieur

est devenu la proie de l'incendie. Six personnes ont péri dans ce sinistre; les pertes sont très-considérables.

LIVERPOOL, 4 avril. Nous avons à signaler aujourd'hui une nouvelle baisse de 1/8 d. sur les cotons d'Amérique, ce qui porte la baisse totale depuis trois semaines à 3/4 par livre. Cette semaine la demande pour la consommation a été un peu plus animée. Les cotons d'Egypte et de Brésil sont lourds et de vente difficile, on peut les coter 1/8 ou 1/4 d. plus bas. Les Sea Islands toujours recherchés, prix bien tenus. On a pris dans le courant de la semaine 3200 balles d'Amérique pour la spéculation. La cote des belles qualités d'Amérique a été fixée aujourd'hui, demain étant jour férié. Bowed 5 1/2 d. Mobile, N. Orléans 5 3/4 d. Importations du 30 mars au 4 avril inclus, 12,602 balles. Ventes pendant la même période 14,670.

FRANCE.
PARIS, le 7 avril. On lit dans l'*Univers*: Pendant que le gouvernement anglais cherche par des voies tortueuses à se procurer le secours de Rome contre les évêques et les catholiques d'Irlande, le gouvernement français, à qui les libertés de l'Eglise gallicane n'ont pas encore interdit d'avoir un ambassadeur à Rome, redouble d'efforts pour obtenir du Saint-Siège quelque démarche propre à amortir le zèle des évêques et des catholiques de France, et surtout à empêcher la publicité de leurs actes et de leur résistance.

— La cour d'assises de la Seine a condamné aujourd'hui par défaut M. Aubry-Foucault, gérant de la *Gazette de France*, et M. Durand, gérant de la *Nation*, chacun à un an d'emprisonnement et à 12,000 fr. d'amende à raison de la publication d'une lettre de M. le duc de Broglie.

— Le roi et la reine des Belges, qui sont en ce moment en Angleterre, se proposent, dit-on, de venir passer à Paris les fêtes du 1^{er} mai.

— La commission de la chambre des pairs chargée de l'examen du projet de loi sur l'instruction secondaire a déjà entendu la lecture de la première partie du rapport de M. le duc de Broglie. C'est mardi prochain que la commission de la chambre des pairs s'assemblera chez M. le duc de Broglie, pour entendre la lecture de la seconde partie du rapport sur le projet de loi sur l'instruction secondaire. On ne pense pas que la lecture à la chambre des pairs puisse avoir lieu avant le 15 de ce mois.

— Le gouvernement a reçu, dit-on, par la dernière maille des Indes des nouvelles de la Chine qui lui font craindre que l'expédition en Chine n'éprouve de grandes difficultés et ne produise des résultats peu satisfaisants.

— L'état-major général de l'armée se trouve composé aujourd'hui de 9 maréchaux de camp, 79 lieutenants-généraux en activité, 157 maréchaux de camp, 52 lieutenants-généraux en disponibilité, 86 maréchaux de camp; en tout 383 officiers-généraux.

Il y a 62 lieutenants-généraux en retraite et 190 maréchaux-de-camp; total: 252 officiers-généraux retraités.

Notre armée est commandée par 107 colonels, 104 lieutenants-colonels, 447 chefs de bataillon et 2,851 capitaines.

La cavalerie est commandée par 60 colonels, plus 3 hors cadre; 63 lieutenants-colonels, plus 4 hors cadre; 198 chefs d'escadron, plus 19 hors cadres; 922 capitaines, plus 16 hors cadre.

L'artillerie est commandée par 8 lieutenants-généraux; 15 maréchaux-de-camp, 48 colonels, 48 lieutenants-colonels, 154 chefs d'escadrons, 385 capitaines en premier, 281 capitaines en second, 248 lieutenants en premier, 207 lieutenants en second et 197 sous-lieutenants.

Enfin l'armée de génie est commandée par 6 lieutenants-généraux, 31 maréchaux de camp, 31 colonels, 33 lieutenants-colonels, 101 chefs de bataillon, 360 capitaines et 106 lieutenants.

— Un crime épouvantable a été commis ces jours derniers aux environs de Vitteaux (Côte-d'Or). Un père, veuf, qui voulait se remarier, a été tué par ses trois enfants.

— L'armée d'Afrique a ouvert depuis deux ans, pendant des intervalles de guerre, en simples terrassements, près de 400 lieues de routes. L'armée faisait marcher de front avec ces travaux de routes la construction de ses établissements sur tous les points que nous occupons de onze ponts sur les rivières de l'ouest, et de plusieurs villages pour la colonisation civile, dont elle a défriché les terres.

— Le journal *le Breton* du 3 publie une lettre du docteur Pouzin, de Nantes. Cette lettre, qui n'avait pas été destinée, à la publicité, contient les détails suivants sur les derniers moments du maréchal Drouet d'Erlon :

La vie a abandonné le comte d'Erlon, malgré tout ce qu'il a été possible de faire. Depuis huit jours il se voyait mourir; aussi a-t-il réglé lui-même toutes ses dispositions testamentaires, les dictant au notaire, en présence de quatre témoins, dont je faisais partie.

Il a légué le vase d'argent donné par la ville de Nantes à l'aïné de sa famille, et son fils Léon d'Erlon a été chargé du dépôt jusqu'à la majorité du mineur, ainsi que son bâton et les insignes dont il était décoré.

Son portrait en pied a été légué à la ville de Reims, avec ordre de mettre au bas cette inscription dictée par lui-même : « A mes concitoyens ! comme témoignage qu'un enfant du peuple qui sert bien son pays peut arriver aux plus hautes dignités de l'état. »

Ces dispositions terminées, il a fait appeler, dans la journée du 24, plusieurs de ses vieux amis. A quatre heures arriva M. Maurice Duval, l'ancien préfet de la Loire-Inférieure. Cette visite d'adieu fut déchirante. Le malade me pria de le relever sur son séant, et, rassemblant un reste de vie pour pouvoir articuler quelques paroles :

« Je meurs en vieux soldat, dit-il, je laisse mes enfants sans aucune fortune. Servez-les de père; dites à Soult et priez le roi de faire pour eux ce qu'ils pourront. Adieu! nous nous retrouverons plus tard, et je vous remercie. »

« Pour vous, docteur, continua-t-il, vous viendrez souvent voir ma fille, pour lui parler de moi; faites pour elle ce que vous avez fait pour moi. »

Il était alors cinq heures et quart; il perdit la parole, sans perdre la connaissance de tout ce qui se faisait autour de lui, car il eut toutes ses facultés jusqu'à six heures du matin. Alors il expira dans mes bras. Son agonie n'a amené aucune convulsion de la face. Il s'est éteint le sourire sur les lèvres.

Le *Globe* publie l'article suivant :
Toute la ville de Paris est émue, depuis quelques jours, de l'annonce faite par des journaux judiciaires d'une association formée par divers misérables,

en faveur des femmes de vive force, les transportant dans des repaires odieux, et les rendant, au bout d'un certain temps, déshonorées, souillées, meurtries, à demi empoisonnées par des narcotiques déshonorables, et déposées au coin d'une borne. Ces journaux ont donc cette association ténébreuse, dont les membres sont sous la main de la justice, avait pris les noms et les rôles des héros d'un drame moderne; qu'elle avait deux maisons; l'une s'appelait la Tour de Nesle, l'autre la Tour de l'Orsini; que le chef, portant le nom de Buridan, avait pour aide et pour complice une femme portant le nom de Marguerite de Bourgogne. Enfin, ces journaux ont dernièrement donné à entendre, qu'indépendamment des pauvres ouvriers, victimes de ces horribles traitements, plusieurs femmes, appartenant à des positions sociales élevées, avaient été entraînées dans ces repaires infâmes, et que la crainte d'attirer l'attention publique sur leurs familles et de flétrir le nom de leurs enfants, les empêchait de seconder les investigations de la justice. Le public a été profondément et douloureusement impressionné par ces révélations; et des moralistes, qui cherchent une cause à tout, sont allés jusqu'à attribuer à des écrivains justement célèbres les épouvantables orgies de cette nouvelle Tour de Nesle.

Des renseignements pris à bonne source nous autorisent à affirmer que cette histoire est une odieuse plaisanterie, inventée par les journaux judiciaires, afin d'attirer les abonnés aux dépens de la pudeur publique. Il n'est pas vrai qu'il existe une association dans le but d'enlever des femmes; il n'est pas vrai qu'on en ait enlevé, qu'on ait retenu en charte privée; il n'est pas vrai qu'on en ait déshonoré à l'aide de la violence; il n'est pas vrai qu'on en ait endormi avec des narcotiques, et qu'on en ait déposée dans la rue; il n'est pas vrai qu'il y ait eu un repaire appelé la Tour de Nesle, et un autre appelé la Tour de l'Orsini; enfin, il n'est pas vrai que le chef de l'association porte le nom de Buridan, et qu'il ait une aide et une complice qui porte le nom de Marguerite de Bourgogne.

Voici ce qu'il y a de vrai: Quelques ouvriers, assez malheureux pour avoir oublié la nécessité du travail, les consolations qu'il contient et les sentiments qu'il inspire, se sont liés avec un certain nombre de filles perdues, ayant l'âme détrempée et le corps souillé. Ces ouvriers et ces filles se réunissaient dans un bouge, tenu par eux, et dans lequel régnoit la plus immonde; mais aucune de ces femmes n'y allait contre son gré. Ce repaire se trouve dans la rue de l'Orsini; et parmi ces ouvriers est une espèce d'idiot, auquel ses camarades avaient donné, depuis longtemps, et par jouet, le nom de Buridan. C'est avec ce nom de rue de l'Orsini et de Buridan que l'imagination des rédacteurs de feuilles judiciaires a inventé cette fable indigne, de la nouvelle Tour de Nesle et de la Tour de l'Orsini.

Il n'y a pas un homme de bon sens qui ne soit indigné de la conduite générale des journaux judiciaires, et en particulier de ce qu'ils viennent de faire en cette occasion. Inventer des turpitudes infâmes, jeter une douloureuse émotion dans une grande cité, effrayer les familles sur l'existence supposée de forfaits imaginaires, au point qu'en certains quartiers isolés de Paris, il y a beaucoup de personnes qui n'osent plus sortir le soir, c'est un acte coupable au plus haut degré, et tel que de bien moins graves attentats sur leurs auteurs les rigueurs méritées de la justice. C'est déjà bien assez, c'est déjà trop que les feuilles judiciaires répandent à profusion les scandales de la police correctionnelle et de la cour d'assises, laissent pénétrer jusques dans la population encore pure des campagnes les infamies des bagues et la corruption des grandes villes, et élèvent au voléurs, aux bandits, aux assassins une sorte de tribune de haut de laquelle ils s'enorgueillissent de leurs crimes; mais ajouter encore à cette effroyable réalité, calomnier à plaisir la nature humaine en lui inventant des attentats inconnus, faire peser sur des hommes placés entre les mains de la justice une accusation d'une gravité proportionnée aux abominables actions qu'on leur impute mensongèrement, salir sans nécessité les yeux et les lèvres du public avec des récits d'immoralités fictives, c'est passer démesurément toutes les bornes de la décence publique et de la liberté; c'est faire maudire la presse et mépriser ceux qui l'alimentent, en les montrant comme des instruments de démoralisation et des agents de scandale.

Le président du conseil, ministre de la guerre, a reçu de M. le maréchal gouverneur-général de l'Algérie les dépêches suivantes: Alger, le 29 mars 1844.

Monsieur le maréchal, Je suis heureux d'avoir enfin à vous adresser l'excellent rapport de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale sur son expédition dans le Ziban, et sur le commencement de ses opérations dans la chaîne des monts Aurès; la famille royale ne vous pas plus satisfaite que je ne l'ai été en apprenant la réussite complète de la première partie de cette intéressante campagne.

La soumission du Ziban est un événement plus important qu'on ne pourra le croire en France; il était si fameux pour notre domination générale d'avoir laissé là si longtemps le drapier d'Abd-el-Kader; cela donnait aux peuples une faible idée de notre puissance, et c'était un danger permanent pour notre sécurité dans la province de Constantine.

Sous le rapport économique, c'est encore fort intéressant; nos ressources en impôts s'en augmentent, et notre commerce se voit ouvrir par là les portes du désert. Jusqu'à présent il n'avait pu s'étendre au-delà du Tell; il était arrêté par la chaîne des monts Aurès où s'était retiré Achmet-Bey, et par le khalifa d'Abd-el-Kader, qui occupait Biscara et la confédération des villes du Ziban.

La résistance que le prince a éprouvée dans l'est de la chaîne qu'il doit soumettre, la double attaque du dépôt de Bathena par les montagnards qu'avait réunis Achmet-Bey, me font présager que S. A. R. aura encore plusieurs fois à combattre dans l'ouest. Mais il sera renforcé par les troupes venues de Constantine et par le concours du général Sillegue, et je n'ai aucune inquiétude sur le résultat. Les troupes sont bonnes, et en général bien commandées; elles ont déjà confiance dans leur jeune chef; avec ces conditions, on fait de bonnes choses.

Agardez, monsieur le maréchal, etc. Le maréchal gouverneur-général de l'Algérie, BUGEAUD.

Copie d'une lettre écrite à la reine par le lieutenant-colonel Thiery, aide-de-camp de S. A. R. Mgr. le duc de Montpensier.

Madame, Je suis heureux d'avoir à donner à Votre Majesté, sur la belle conduite militaire de Mgr. le duc de Montpensier, des détails dont S. A. R. ne pourrait être l'historien exact sans qu'il en coûtât à sa modestie.

Le prince a enfin rencontré une belle occasion pour se montrer, en courage, l'émule de ses frères. Chargé d'appuyer l'attaque du village de Mechonnèche avec une section d'artillerie et de fusils de rempart, S. A. R. dut, dès les premiers pas, défilé à très-petite distance, sous le feu des Arabes; mais ses pièces furent bientôt au batterie sur une position judicieusement choisie, et l'inauguration du royal artillerie se fit en vue de toute l'armée par une vive canonnade, dont les effets contribuèrent puissamment au succès de cette première partie de l'affaire.

Le prince fit tirer, dans cette position, 32 coups d'obusiers, et ses fusils de rempart étendirent plusieurs arabes sur le terrain. Je m'approuvais de ce début, je le considérais comme suffisant; mais la fortune réservait mieux aux deux princes.

Sur un autre point, qui n'avait pas été aussi heureux. Une colonne d'infanterie avait rencontré de si grandes difficultés de terrain qu'elle commençait à faiblir, et l'audace des Arabes s'en était accrue d'une manière menaçante.

Mgr. le duc d'Aumale jugea devoir y mettre un terme en s'élançant de sa personne à la tête des grenadiers. Mgr. le duc de Montpensier sentit que sa place n'était plus là où les périls restaient moindres que ceux qu'allait affronter son frère. Par une inspiration, dont le mérite lui est tout personnel, il remplit le commandement de l'artillerie aux lieutenants sous ses ordres, et se jeta, à travers une grêle de balles, sur les pas de Mgr. le duc d'Aumale.

Son dévouement faillit coûter cher. Il fut du nombre des privilégiés dans le groupe qui suivait les princes, une balle lui déchira la paupière supérieure de l'œil gauche. Quoique la douleur fût vive, et que le sang qui sortait de cette légère blessure le rendit, au premier aspect, alarmante, Son Altesse Royale ne suspendit pas un instant sa marche; elle atteignit avec son frère, des premiers, la crête que couronnaient les Arabes, et ceux-ci la considéraient comme invulnérable; les habitants du pays, qui n'ont pas été témoins de ce fait d'armes, s'en font attester la réalité par serment.

La résolution de Mgr. le duc d'Aumale a été héroïque, et le succès en a justifié la témérité, quoiqu'elle fût bien grande: les princes n'étaient pas suivis de 20 soldats, et les Arabes de fatigue, lorsqu'ils atteignirent la cime occupée par plusieurs centaines d'ennemis, parmi lesquels se trouvaient des réguliers qui étaient jusqu'alors montrés fort acharnés au combat, et qui, à notre approche, furent saisis d'une terreur panique par laquelle on ne devait pas compter. La blessure de Mgr. le duc de Montpensier a été si légère, qu'elle laissera à peine les honneurs d'une cicatrice; la vue n'en a pas été un instant affectée. Quant à la santé des princes, je ne l'ai jamais vue aussi satisfaisante que pendant le cours de cette expédition.

Je suis, etc. etc. Signé, A. TISSOT. Camp de Batna, 22 mars 1844.

Extrait d'une lettre écrite de Constantine, le 21 mars 1844, par un officier d'artillerie.

Les princes, en quittant Batna, se sont jetés à gauche dans les monts Aurès. Je ne vous dirai pas les détails de leur marche vraiment glorieuse, les rapports vous les apprendront.

Je me hâte de vous dire que, dans une attaque sérieuse d'une position très-difficile, escarpée et défendue avec acharnement par les réguliers, les deux jeunes princes se sont mis à la tête d'une petite colonne de réserve, et ont vaillamment chargé et emporté cette position devant laquelle un combat très-vif et acharné durait sans résultat depuis plus de quatre heures.

M. le duc d'Aumale a été, comme nous l'avons déjà vu, et toujours, habile et intrépide général. Le duc de Montpensier, notre jeune prince, je dis notre, parce qu'il est de l'artillerie, et que l'artillerie, peut en être fière, notre prince, dis-je, avait dirigé avec habileté et bonheur le feu de deux obusiers de montagne qu'il commandait. Il marcha ensuite à côté de son frère dans cette espèce d'assaut où il reçut une légère blessure près de l'œil gauche, c'est son glorieux baptême de guerre. Il a été parfait et digne de sa race.

Les Arabes culbutés avaient fui devant eux et abandonné leurs positions, Le duc d'Aumale, content de son jeune commandant d'artillerie, l'a embrassé sur le champ de bataille, puis se tournant vers ses officiers et leur montrant l'ennemi qui fuyait, il leur dit: « Vous voyez, Messieurs, voilà comme il faut aborder ses ennemis. Une marche hardie et ferme, sans coup de fusils, les épouvante bien plus qu'une vaine fusillade à laquelle ils ripostent quelquefois avec avantage, et qui nous fait perdre des hommes et du temps. »

Je crois que le prince faisait allusion à une fusillade engagée mal à propos et hors de portée, ainsi qu'à la lenteur d'un bataillon qui avait mis quelque hésitation dans ses mouvements à travers d'horribles ravins.

Le général Lechêne et tous nos officiers d'artillerie sont enchantés de notre jeune prince, que plusieurs ne connaissent pas encore, et qui, par son affabilité, sa valeur, son mérite personnel, s'est acquis l'amour et le dévouement de tous.

Je l'avais bien dit au commandant Thiery, l'an dernier, quand je sus que le roi avait l'intention de nous envoyer M. le duc de Montpensier, pour faire une campagne en Afrique: je suis joyeux, lui dis-je, il gagnera comme son frère l'amour et la confiance de l'armée.

Je me trouve heureux de vous annoncer ces nouvelles parce que, dans leur malheur, irréparable, ce doit être pour notre roi et pour notre reine une bien douce consolation d'avoir des fils si dignes d'eux.

Nous avons eu dans le combat sept hommes tués, dont un capitaine, et dix-sept blessés, parmi lesquels M. le duc de Montpensier.

RAPPORT DE M. LE DUC D'AUMALE.

Nous ne reproduisons du rapport très-circonscrit de M. le duc d'Aumale, dont les lettres qui précèdent offrent le résumé, que les détails les plus intéressants.

La division de Constantine a parcouru tous les oasis connus sous le nom de Ziban, dans les premières plaines du désert, chassé le khalifa qui y gouvernait au nom d'Abd-el-Kader, et dispersé ses soldats réguliers.

Le 8 février, les troupes se sont mises en mouvement; le 23, la colonne, forte de 2,400 baïonnettes, de 600 chevaux, de 4 pièces de montagne et de 2 de campagne, était réunie à Batna, à 28 lieues sud de Constantine.

Le lieutenant-colonel Buttafoco, qui commandait le camp, apprit qu'une réunion de 5 à 600 cavaliers des Oulad-Sultan et des Lagrdar el-Halfoa occupaient le défilé du Kantara et empêchaient les chameaux que le cheik-el-arab avait requis dans le désert pour nos transports, de se rendre à Batna. Le colonel fit sortir, le 21, quatre compagnies d'élite et 200 chevaux, sous les ordres du commandant Gaubert, du 31^e.

Cette petite troupe, guidée par le cheik-el-arab, marcha toute la nuit. Au jour, elle rencontra le rassemblement ennemi, le défit et lui tua 15 hommes. La route était libre, et le 25, tous nos moyens de transport étaient réunis. La colonne se mit en route pour Biskara avec un mois de vivres, en laissant à Batna un bataillon de 315, 50 chevaux, deux pièces de montagne et dix fusils de rempart. L'infanterie était commandée par M. Vidal de Lanzun, du 2^e de ligne; la cavalerie par M. le colonel Noël, du 3^e de chasseurs d'Afrique; M. le général Lechêne, à qui vous aviez permis de m'accompagner dans cette course, avait bien voulu se charger de diriger les services de l'artillerie.

Vers le même temps, deux bataillons et deux cents chevaux, sous les ordres de M. le général Sillegue, partie le 18, opérèrent une diversion sur le pays des Ouled Siltan, habités par Achmet-Bey, et longeaient le pied des montagnes qui sont à l'ouest de Batna. Deux légères engagements d'arrière-garde furent terminés par les charges du goum du caïd Ben Oueani et de l'escadron de khalifa du capitaine Masbier. Dans la nuit du 24 au 25, le camp du général Sillegue fut attaqué par près de 1,200 hommes qui furent repoussés avec perte. Le résultat de cette action fut la soumission du village de Mgaos, point important qui commande une des routes du désert. Le général Sillegue est rentré le 5 mars à Sétif, n'ayant perdu que deux hommes.

Le 26, la colonne principale était à Abd-el-Masri; le 29 à El-Kantara, qui est le premier village du désert.

Le 4 mars, le duc d'Aumale entra sans coup-férir à Biskara. Mohamed Seghir, khalifa d'Abd-el-Kader, avait quitté cette ville avec ses troupes régulières. La population reçut nos soldats à bras ouverts.

Le rapport contient des détails d'un vif intérêt sur la soumission des partisans de Mohamed Seghir et sur les mesures prises par le prince pour établir notre puissance dans cette contrée. Mais le duc d'Aumale voulait atteindre le khalifa, qui avait laissé une partie de ses richesses à Mechonnèche, à huit lieues de Biskara. Quelques fusillades eurent lieu le 11 et le 12 mars.

Notre colonne, forte de 1,200 baïonnettes et de 400 chevaux, quitta Biskara le 15, pour attaquer le rassemblement qui nous attendait. Arrivés devant Mechonnèche, nous vîmes toutes les hauteurs chargées de monde, et de grandes clameurs s'élevèrent de toutes parts.

Notre convoi se massa sur un plateau où il resta gardé par quelques compagnies; le reste de l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie se formèrent pour l'attaque. La position ouest est enlevée au pas de course par le bataillon du 2^e de ligne. J'y envoie la section de montagne, qui lance des obus dans l'ouest et sur les groupes nombreux qui occupent les hauteurs, à l'est du village. Ces mame-lons sont bientôt emportés par trois compagnies de tirailleurs indigènes, commandées par le capitaine Bassières, le goum du khalifa et un peloton de spahis.

Cette attaque était dirigée par M. le lieutenant-colonel Tatareau, chef d'état-major. En même temps, le 2^e de ligne enlève le bois de palmiers. La cavalerie et trois compagnies de la légion étrangère suivent le lit de la rivière, et arrivent au pied des rochers escarpés. L'ennemi se croyait à l'abri de nos poursuites. Il est bientôt débussé, avec grande perte, du village, retranché, où s'établit le 2^e de ligne; mais le fort situé à mi-côte, sur une arête fort étroite, au-dessus de la gorge de l'Qed-el-Abied, présente une vive résistance, et inquiète par un feu plongeant les troupes qui se rallient après l'enlèvement des premières positions.

Un petit plateau où se trouvent deux forts de moindre importance, est occupé par la légion étrangère et par l'artillerie. Quelques obus lancés avec bonheur tuent et blessent une partie des défenseurs et favorisent le mouvement de M. le commandant Chabrière, qui, avec deux compagnies de la légion, gravit les rochers pour tourner le fort en se défilant le mieux possible du feu très-vif qui y est dirigé sur lui de toutes parts. Le 2^e de ligne débouche en même temps du village, et le fort est enlevé.

Cependant une compagnie de grenadiers de la légion étrangère, détachée sur la droite par le commandant Chabrière, pour contenir les Kabyles, qui gênaient l'attaque du fort, cheminait avec succès vers la crête supérieure de la montagne, lorsque les réguliers accoururent pour la défendre. Ils font pleuvoir sur les assaillants une grêle de balles, et roulent sur eux des quartiers de rochers. Des difficultés de terrain épouvantables arrêtent l'élan des braves grenadiers: les officiers cherchent à ouvrir un passage, ils sont les premiers atteints.

Une lutte corps corps s'engage; écrasés par le nombre, nos hommes vont reculer; mais les troupes qui ont pris part à l'attaque du bordj (fort) et du village arrivent à leur aide. Les tirailleurs indigènes, après le succès de leur première attaque, accourent et essaient de tourner la position par la droite; les obusiers sont entraînés à bras jusqu'à mi-côte, leur feu et celui des fusils de rempart sont dirigés sur la crête; les tambours battent, on s'élançait à la charge, et les dernières hauteurs sont enlevées à la baïonnette. La fusillade cesse instantanément.

L'ennemi épouvanté s'enfuit de toutes parts, abandonnant toutes ses provisions, en laissant sur le terrain des cadavres que la précipitation de sa retraite ne lui a pas permis d'enlever.

Mon frère, le duc de Montpensier, qui paraissait pour la première fois à l'armée, dirigea, pendant toute la journée, le feu de l'artillerie. Le soir, il eut l'honneur de charger avec plusieurs officiers à la tête de l'infanterie, et il fut légèrement blessé à la figure.

Ce combat nous a coûté six hommes tués, dont un officier, M. Boraud, et seize blessés, dont cinq officiers. Le prince signala plusieurs traits de courage. Le capitaine Meyer de la légion étrangère, blessé d'un coup de feu au bras, au commencement de l'attaque, conserva le commandement de sa compagnie et la maintint plus d'une heure dans une position très-difficile, où il fut encore blessé d'une pierre au bras droit.

Le capitaine adjudant-major Espioasse, du même régiment, arriva au premier sommet de la crête, reçut deux autres coups de feu en cherchant à déboucher pour attaquer l'ennemi, et resta dans cette position jusqu'à ce que deux autres coups de feu aient forcé de le transporter en lieu sûr. Le lieutenant-colonel Cantal, âgé de cinquante ans, et le sergent-major Legoupil, étaient avec lui; le premier fut blessé et le deuxième tué.

Le spahis Mohamed Ben Halima el Krachemi, voyant le capitaine des tirailleurs indigènes, que son ardeur avait entraîné loin de sa compagnie, blessé et démonté au milieu des Arabes, s'élança seul, le sabre à la main, son secours, et au yeux de toute l'armée, reçut une blessure à la tête avant que malheureux officier, qui ne devait survivre à sa blessure que par la nécessité pour recommander ce brave cavalier à son chef, et pour l'expression des regrets de tous ses camarades.

D'un autre côté, le camp de Batna avait été attaqué. L'ennemi fut repoussé avec une perte de 250 hommes.

La colonne principale reprit la direction de Batna où elle est arrivée le 21 mars sans avoir brûlé une amorce. Renforcée par un bataillon de 600 hommes elle se disposait à continuer ses opérations.

BELGIQUE.

On écrit de Bruxelles: L'arrêté royal du 26 août 1842, qui admettait les vins de soieries d'Allemagne, à jouir du bénéfice des réductions de droits consenties par la convention du 16 juillet, sur les vins de soieries de France, prorogé à diverses reprises, l'avait une fois au mois de novembre jusqu'au 31 mars dernier.

Le terme de cette dernière prorogation étant expiré, qu'une prorogation nouvelle aurait eu lieu, l'arrêté de 1842 venait à tomber, et il ne paraît pas qu'il doive être renouvelé.

Le bruit d'après lequel les influences qui dominent le cabinet voulaient faire passer M. Nothomb au département des affaires étrangères, avait plus de consistance que nous ne l'avions cru. Toutefois ce projet est abandonné, parce qu'il est impossible que M. Nothomb devienne ministre des relations extérieures, vu l'état de ses relations personnelles avec M. Van de Weyer, ministre de Belgique à Londres, lequel résignerait à l'insu de ses fonctions, si on voulait le lui donner pour chef.

Tout le monde sait les dissentiments qui existent entre ces deux messieurs, et la manière peu respectueuse dont M. Van de Weyer parle en toute occasion de M. le ministre de l'intérieur. On donc à la recherche d'une autre combinaison; mais réussit-on à changer ce qui est? La chose est douteuse. Aussi pensons-nous que le ministère ne subira de modification d'aucune sorte. (Indépendance.)

THEATRE-ROYAL-FRANÇAIS.
GRAND CONCERT,
donné par M. CUVREAU, chef d'orchestre, avec le concours de principaux artistes du chant, de tout l'orchestre, et de Mrs. et Mmes, des chœurs, et dans lequel sera exécuté pour la première fois le
STABAT MATER DE ROSSINI.
A GRAND CHOEUR ET A GRAND ORCHESTRE.
Le Mercredi 17 Avril 1844.

PROGRAMME.
PREMIÈRE PARTIE:
1. Ouverture de Guillaume Tell. Rossini.
2. A minuit, coupl. de l'opéra Charles VI, chantés par M. Fleury. HALEY.
3. Grand air de La Gazza Lupa, chanté par Mlle Francis. ROSSINI.
4. Air varié sur les motifs d'Actéon, exécuté par la Rita, par M. Guichard. TROY.
5. Grande scène de Béatrice, chantée par M. Allard. DONIZETTI.
6. Grand scène de Freyschutz, chantée par Mlle Bouvard. WEBER.
7. Fantaisie caprice, exécutée sur le Violon, par le bénéficiaire. CUVREAU.
8. Grand duo de Mazaniello, chanté par M. Allard et Lorenzo. CARACCI.
DEUXIÈME PARTIE:
1. Stabat Mater: quatuor, chanté par Mlles Bouvard, Francis et M. Fleury, Douvry et Mrs. et Mmes, des chœurs.
2. Cujus Animam: air, chanté par M. Fleury.
3. Quis est homo: duo, chanté par Mlles Francis et Bouvard.
4. Pro Peccatis: air, chanté par M. Douvry.
5. Eva mater: récitatif, chanté par M. Douvry et Mrs. et Mmes, des chœurs.
6. Sancta mater: quatuor, chanté par Mlles Bouvard, Francis et M. Fleury et Douvry.
7. Fugit Perthem: cavatine; chantée par Mlle Bouvard.
8. Infamatus: air, chanté par Mlle Francis et Mrs. et Mmes, des chœurs.
9. Quando Corpus: quatuor, chanté par Mlles Bouvard, Francis et M. Fleury et Douvry.
10. Amen: final, chanté par Mlles Bouvard, Francis, M. Fleury, Douvry et Mrs. et Mmes, des chœurs.
On commencera à SEPT HEURES.

Le prix ordinaire des places du Théâtre-Français est maintenu: Stalls 2 fr. 90 c. Premier rang, 2 fr. 60 c. Loges et Filles 2 fr. Second rang, Amphithéâtre et Balconiers, 1 fr. 70 c. Parquet, 1 fr. 30 c. Troisième rang, 50 c.

VENTE PUBLIQUE
DE
FLEURS ET DE PLANTES.
LOUIS VERSCHAFFELT,
à l'honneur d'annoncer aux Amateurs de fleurs et de plantes, que
Judi, 11 Avril 1844,

il fera vendre publiquement dans la maison du sieur MOOYMAN, à la Foire d'Or, rue de la Rampe, à La Haye, une collection extraordinaire de ce qu'il y a de plus choisis en Plantes, Fleurs et Arbustes, consistant en superbes Camélias en fleur, Azalées indica, Rhododendrons, Citronniers, Orangers en fleurs et deux cent arbres fruitiers, une riche collection de Rosiers sur tiges, plusieurs plantes de pleine terre, Magnolias, etc. On peut examiner toutes ces plantes au local susdit, mercredi 10 et veille de la vente.

A VENDRE
une bonne Calèche de voyage, avec tous les accessoires, s'adresser chez Ritzenhaler, Bleyenberg.

Cours des Fonds Publics.
Bourse de Vienne du 2 Avril.
Métalliques, 5 % 111. — Dito, 4 % 100 ? — Dito, 3 % 77 1/2
de 1834. 149 ? — Actions de la Banque 1633.

LA HAYE, chez Léopold Loebenbergh, Lage Nieuwe
Dépôt-général à Amsterdam chez M. SCHONEVELD
Bourssteeg; et à Rotterdam, chez S. VAN REYN SNEEK, Poly